

LES

199

MARCHES

S'il est un lieu de l'enfance qui demeure dans ma mémoire, c'est un escalier. Pas un escalier rikiki de maison ou d'immeuble, mais un escalier immense dont je me rappelle encore le nombre de marches pour les avoir comptées maintes fois dans ma jeunesse : 199 marches. 199 marches de purgatoire, responsables d'avoir usé nombres de paires de chaussures tout en me conduisant, selon les contingences et les fluctuations de l'esprit, de l'enfer vers le paradis ou du paradis vers l'enfer. Si cet escalier fut longtemps mon propre lieu de passage initiatique, il était et demeure toujours avant tout, un passage qui relie entre elles trois routes parallèles tracées sur le flan d'un coteau de la campagne Aixoise. Il doit certainement son appellation d'origine contrôlée, Montée des Vignes, non pas au fait que tout piéton qui l'emprunte le fait moins dans le sens de la descente, qui devaient serpenter sur le coteau

En cette période déjà citadine sur le coteau subsistaient. Cependant commençaient à poindre, propriété, bon nombre de récentes vignes avaient pratiquement disparu j'ai souvenir d'une famille, la famille question, entretenait quelques arpents piquette pour l'année. Michel, un des garçon de mon âge avec qui je distractions, me parlait chaque année rendait indisponible.

Ces vendanges se passaient en vase manquait pas et la surface cultivée peu importante. Les jours suivant, Michel me aisait un compte-rendu détaillé de ce dimanche particulier. Malgré toutes mes questions, il passait assez vite sur la technique de cueillette, de pressage ou de vinification, mais comme il était gourmand et gros mangeur il se délectait à me raconter la pause casse-croûte. Il me faisait saliver en m'expliquant comment il concoctait et ingurgitait ce qu'il appelait son "Nan-nan", fromage suave et coulant difficilement contrôlable une fois tartiné sur une tranche de pain de campagne. !!

Hélas, ces mises en appétit pour d'éventuels 4 heures au Nan-nan ou autres plaisirs gustatifs allaient très vite tourner court. En effet, notre destin respectif d'écopier disloqua non pas notre amitié mais la fréquence de nos rencontres.

A la rentrée scolaire prochaine Michel continuerait d'emprunter la rue des Fontaines où nous habitons tous les deux, voisins de quelques pas, puis la bien-nommée rue Vaugelas qui menait tout droit à notre école primaire dite "du Centre" pour passer sous les fourches caudines du certificat d'études, très officiel premier examen scolaire et voie royale pour entrer en apprentissage. Pour ma part, j'allais désormais gravir quotidiennement et de bout en bout ce qui, jusqu'à ce jour, n'était qu'un terrain de jeu : les 199 marches de la Montée des Vignes au sommet desquelles trônait une forteresse redoutable dominant la combe : Le Lycée Bernascon.

Ainsi s'achevait le chemin des écoliers, le vrai, celui parcouru maintes fois avec mon ami Michel. Finies les "courates", parties de billes élaborées qui se déroulaient le long des caniveaux et prolongeaient sensiblement la durée du parcours jusqu'à nos foyers, finies les flâneries gouailleuses nez au vent, sans parler des goûters exquis du retour pris souvent en commun tantôt chez l'un tantôt chez l'autre.

C'est donc avec un énorme vague-à-l'âme que s'achevèrent nos derniers jeux de l'été qui précéda cette terrible et trop proche rentrée scolaire que nous imaginions parsemée d'embûches, d'enseignants hostiles, de devoirs complexes, mais surtout vidée de la présence réconfortante, de l'appui sans faille de notre tendre amitié.



Nous étions à la croisée des chemins, nos jeunes cerveaux découvraient le syndrome de la rentrée scolaire, ce que le monde adulte appelle joliment les soucis, prémices de tous les parcours initiatiques.!!!

Le numéro 7 de la rue des Fontaines était un modeste immeuble locatif où nous occupions au 2ème étage un appartement vétuste, dépourvu de tout confort, mais qui avait l'avantage d'un grand balcon, observatoire idéal de tout ce qui allait

et venait en bas de la rue, ainsi que des montées et descentes des piétons empruntant les escaliers de la Montée des Vignes. Ceux-ci étaient du reste peu fréquentés pendant l'été mais devenaient plutôt le lieu de rendez-vous des turbulents du quartier et leur terrain de jeu privilégié.

La montée s'animaient soudainement lors des rentrées scolaires, les grands du lycée déboulaient par vagues, certains arrivant déjà de loin à bicyclette qu'ils garaient dans la minuscule cour de notre immeuble avant d'affûter encore un peu plus leurs mollets sur les 199 marches qui achevaient leur trajet. En examinant les différents dérailleurs, plateaux et pignons des montures estampillées "Motobécane", "Peugeot" ou "Libéria" précautionneusement déposées dans la cour, la preuve me sautait aux yeux qu'il n'existe dans la vie aucun parcours identique et que certains d'entre-nous cumulent même de vrais handicaps.

J'allais être emporté désormais avec ce flux impressionnant des grands du lycée en éprouvant quotidiennement la métaphysique question de la montée au paradis ou de la descente aux enfers. Dans mon for intérieur, en vérité, je pressentais déjà depuis longtemps cette dualité déchirante mais en termes inversés : une ascension pénible vers l'enfer au fronton gravé ÉCOLE SUPÉRIEURE et la descente bienheureuse et 4 à 4 des marches vers le paradis domestique. Je parvins toutefois à me ressaisir par la grâce de cette méditation sur la qualité des dérailleurs appelant à un minimum de stoïcisme et de respect vis-à-vis de camarades lycéens qui n'échapperaient pas au purgatoire d'un supplément de trajet à pieds ou à bicyclette. !!!

Le phénoménal escalier se composait de 2 rampes distinctes : une première rampe rectiligne de 137 marches qui commençait au pied du numéro 7 de la rue des Fontaines et débouchait sur le boulevard de Paris, suivie d'une seconde rampe en forme de S de 62 marches qui, du Boulevard de Paris conduisait jusqu'au Boulevard des Anglais où trônait l'austère Lycée Bernascon.

Sur une première partie à plus faible déclivité, la longue rampe rectiligne comportait des volées de 2, 3, ou 4 marches entrecoupées de paliers de repos, puis sur une deuxième partie où le dénivelé devenait plus brutal, des séries de raidillons

de 6, 8 ou 10 marches qui débouchaient sur ce premier et lointain havre qu'était le Boulevard de Paris. Parfois nous montions en courant et, après avoir avalé à grandes enjambées les premières volées d'escalier, ces raidillons devenaient des juges de paix implacables dans nos tests d'endurance : serions-nous capables de les parcourir sans aucun arrêt dans une même course ? Ces compétitions amicales nous faisaient taper le coeur à n'en plus finir. Terrassés par l'effort nous nous prenions alors par les épaules les uns les autres, recherchant notre souffle.

Nous étions Mimoun, Zatopek, Jazy et, comme il va de soi, en première page du journal "l'Équipe". Un peu plus tard, puberté oblige, c'est dans ces mêmes raidillons que nous allions battre des records de lenteur : nous nous sentions dans l'obligation de laisser passer galamment devant nous les filles de première ou terminale qui grimpaient en souplesse et ingénument ces podiums improvisés. Fascinés,

nous scrutions ainsi plus avantageusement leurs gambettes gainées de nylon. Nous établissions des comparaisons et des classements mêlant critères esthétiques, moqueries et rires rauques.



Séparant ces très larges marches de ciment en 2 voies égales, une rambarde tubulaire en acier galvanisé offrait diverses utilités. Elle était un point d'appui apprécié par le vieillard essoufflé qui s'aventurait dans la montée, une barre fixe pour d'acrobatiques pirouettes, une résidence éphémère pour le jeu du "chat perché", une démarcation inviolable de territoire entre groupes souvent antagonistes formés au hasard de nos jeux : cow-boys et indiens, gendarmes et voleurs, garçons et filles, et surtout la rampe idéale pour les longues glissades de nos juvéniles fessiers culottés de velours!!!!

Les citoyens domiciliés dans les stations thermales de France Lou de Navarre savent trop bien que investisseurs, urbanistes, architectes et édiles de tous bords, oeuvrant de concert avec le monde médical, ne lésinent jamais sur les moyens pour vaincre arthrose, goutte ou obésité et simultanément tromper l'ennui d'un patient cruellement déraciné. La déambulation béate, souvent claudicante, fait partie intégrante de la médication, au même titre que s'envelopper de boues bienfaitrices, se faire masser, se baigner, s'asperger ou boire l'eau salvatrice parfois aussi sulfureuse qu'une matière grise de promoteur. Le curiste évoluait jadis dans un univers gentiment récréatif constitué de théâtres, cirques et lupanars. De nos jours il bade dans un tape-à-l'oeil de casinos, boîtes de nuits, magasins de luxe et autres salons de thé. Aix-les-Bains a donc su dès ses origines se pourvoir en voies romaines suffisantes, puis au temps de sa splendeur se quadriller de boulevards et d'avenues, appellations au demeurant très abusives pour certains axes de peu d'envergure.

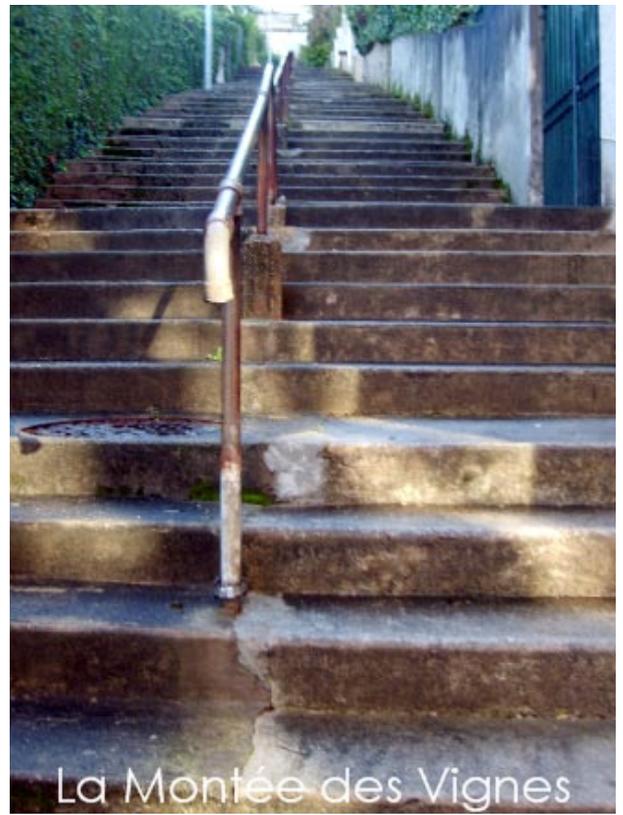
Le Boulevard de Paris n'échappait pas à cette norme du surfait, car c'était en réalité une simple route étroite et tranquille, qui commençait son périple d'une ruelle courbe du centre-ville, puis s'enfilait ensuite à flanc de coteau en une longue ligne droite bordée d'agréables pavillons. En fin de parcours, il croisait la Montée des Vignes, faisant ainsi office de palier entre les 2 principales volées d'escalier, puis s'achevait brutalement en cul-de-sac devant une campagne sauvage de bosquets, de prés, de taillis, de dalles et de rochers. Mais n'allons pas jusqu'à penser que ce "boulevard" dédié à la Ville-Lumière n'ait eu l'audace de se camoufler en voie romaine pour s'en retourner, nostalgique, vers la capitale aux 7 collines ! Preuve est donnée que des chemins tortueux et rustiques célébrant le terroir nous emmènent inexorablement vers des capitales : Rome en général, mais aussi Paris. Ils peuvent même nous rapprocher de la perfide Albion dont j'allais du reste bientôt m'atteler à déchiffrer le langage!!!!

Par sa position dominante sur la combe et la présence de quelques demeures cossues, véritables manoirs en pierres massives parcourues de vigne vierge, le Boulevard des Anglais justifiait mieux sa dénomination, d'autant qu'il avait le mérite de ne pas se terminer en impasse, se donnant même parfois des allures de belvédère. Ce qui le rendait royalement anglais c'était surtout un banc. Un banc avec sa plaque commémorative "Offert par la très honorable Mme Reginald

Brougham en mémoire de son époux et du jubilé de sa majesté le Roi George V, le 6 mai 1935". Ce geste noble et prodigue d'offrir un banc en un lieu aimé, très commun en Grande-Bretagne, devrait faire réfléchir les altiers français que nous sommes, plus précisément lorsque nous traitons de grippe-sous les sujets de sa majesté la reine.

Assis sur ce banc, situé à peu de distance du Lycée Bernascon mais loin de nos bases habituelles, nous contemplions le paysage harmonieux de la tendre campagne anglaise (pardon, aixoise) avec ses collines de Tresserve et Corsuet qui narguaient les plus lointaines montagnes. A leurs pieds un miroir scintillant nous fascinait : écrasé par la perspective et la masse sombre du Mont Du Chat, le lac du Bourget devenait au loin le fleuve Zambese se faufilant dans

la jungle. Nous célébrions l'espace, la liberté, l'aventure à la Stanley et Livingstone confirmée au fil de nos rêveries par nos coups d'oeil intermittents sur la plaque en bronze que nous tentions de décrypter : "Presented by the honorable Mrs Reginald Brougham in memory of her husband and the jubilee of her Majesty the king George V, may 6th 1935".



Le banc avec son épigraphe matérialisait une limite, le commencement de territoires inconnus sur lesquels seuls des aventuriers téméraires oseraient se risquer. Cette crainte mêlée de fascination était à la fois entretenu par l'interdit prononcé par nos parents de s'éloigner trop de la maison et aussi par une rumeur circulant dans la zone civilisée de la présence de bandes hostiles à la fronde ravageuse qui sévissaient au-delà de la frontière franco-anglaise!!!!!!

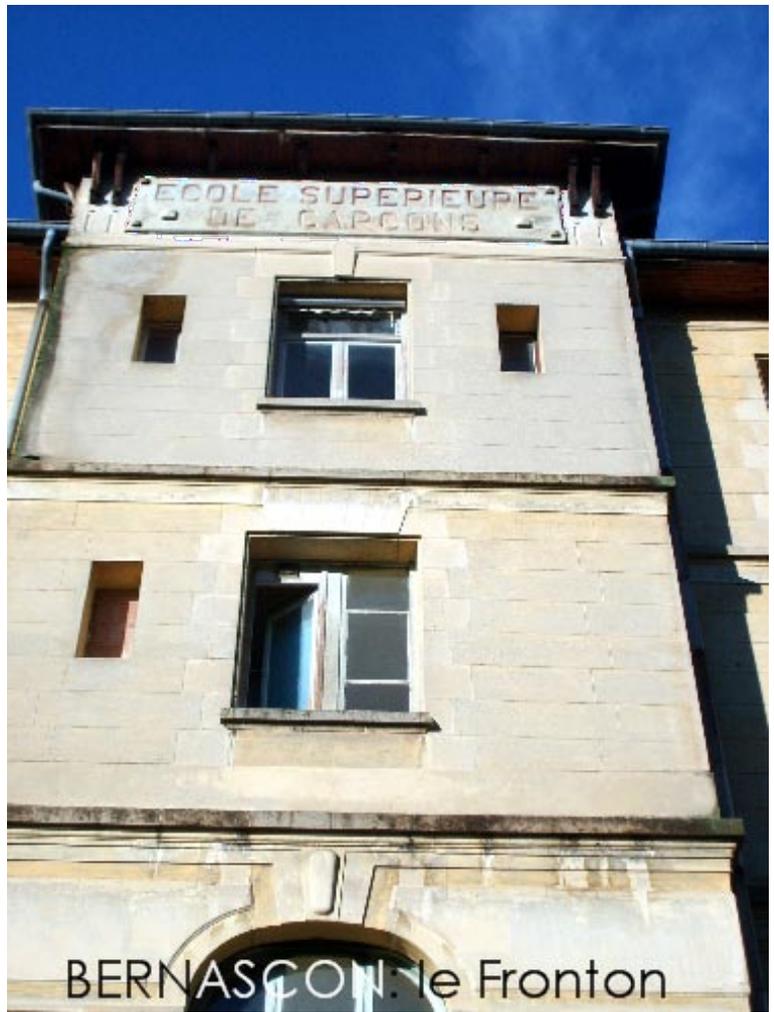
La pacification de ces terres sauvages ne commença que l'été suivant, lorsqu'un camarade, prénommé Yvon, me fit découvrir le patin à roulettes. Grâce aux conseils avisés de l'acrobate Yvon j'acquis rapidement une bonne maîtrise de la paire d'engins. De nos foulées souples et nerveuses nous glissions sur le macadam des anglais avec une telle jubilation que toutes les craintes d'apprentisaventuriers et les contraintes parentales se dissipaient. Nous triomphâmes même d'un petit groupe de jeunes indigènes du boulevard lorsque, sous leurs yeux ébahis, nous leur fîmes découvrir le hockey sur roulettes munis d'une branche de noisetier et d'une vieille balle de tennis.

L'exploration s'acheva au cours de l'hiver 58, pendant l'année scolaire qui correspondait à la classe de 5ème. Les derniers terrains pentus, vierges et enneigés situés à l'extrémité du boulevard furent implacablement foulés par nos batteries de luges rudimentaires et nos archaïques "Rossignol". Ces activités athlétiques nous autorisaient à

nous comparer aux illustres "sportsmen" britanniques et même à nous octroyer régulièrement une médaille olympique dans les multiples "championships" du Boulevard. Las, devenues de plus en plus intensives les joutes sportives finirent par laisser de moins en moins de temps à l'exécution des devoirs, de sorte que la médaille remise un peu trop fréquemment en jeu, n'allaient pas tarder à dévoiler son revers.

Par un beau jour de printemps, alors que l'année scolaire s'achevait enfin, que les fourmis de nouveaux ébats en plein air nous chatouillaient déjà les mollets, une sentence terrible tomba comme un couperet dans la salle de cours verdâtre hantée de fantômes assis les bras croisés. Elle me figea dans un enfer immobile et glacé : sur l'estrade devant le tableau noir, le revenant M. Chapuis dit "Le Peps" ou "Piboule", principal du lycée Bernascon, ordonna sèchement de me lever et m'annonça officiellement comme redoublant de la classe de 5ème. La honte m'envahit. Le grand air, l'exaltation des corps, les frissons du paradis olympique du Boulevard des Anglais furent en ce jour maudit, implacablement sacrifiés sur l'autel confiné de l'épanouissement de l'esprit. Cette mise en scène idéale était sensée me permettre de

m'ouvrir aux arcanes de la souveraine matière grise, univers abstrus tressé de dénominations en "tion" qui mettent le cerveau en ébullition : dissertation, composition, proposition, conjonction, abstraction, corrélation, introduction, finition, traduction, équation, combustion, association, interrogation orale ou écrite, anticipation, supposition, solution, règle et exception, distraction, concentration, inattention, exaction, punition, formation, émulation, sans parler du "fort en thème" qui, menacé de la pension, victime de l'incompréhension et sous pression, s'endort à jamais sur sa version. Scions, scions et ron-ron-ron. Que de tribulations, sous l'oeil critique de jeunots inconnus que j'allais avoir à amadouer! Ma carrière de lycéen s'en fut cahin-caha jusqu'à une seconde dite "classique" avec néanmoins un revers cruel au BEPC en classe de 3ème : le seul élément sur les 12 élèves de la classe à avoir été refusé, au désespoir des professeurs qui souhaitaient ardemment un tir groupé.



En seconde, la présence des filles me troubla beaucoup et me stimula un peu: je fus admis en classe de 1ère. La classe de 1ère signifiait l'abandon de l'austère et massif bâtiment Bernascon pour l'annexe Rossignoli, grosse villa baroque qui regroupait les premières et les terminales, et lieu de villégiature idéal pour prolonger les amourettes initiées en classe de seconde.

A seize ans je prenais conscience enfin de la nécessité du travail scolaire nourrissant même parfois des projets pour un métier nouveau à cette époque et proche du monde sportif : kinésithérapeute. Au fond de moi-même, hélas, l'espoir de palper les guiboles de jeunes sportives en rééducation vacillait très vite car une orientation "scientifique" semblait être exigée et ma nullité en mathématiques avait fait de moi un "littéraire" par obligation. Ce projet évanescent s'anéantit du jour au lendemain. A la fin du mois de juin, avant même la fin de l'année scolaire, je découvris brutalement le monde du travail dans la chaudronnerie du coin alors en pleine expansion.

Nécessité oblige. Je tournais le dos aux 199 marches pour une très longue période!!!!!!!

En ce 13 février 2006 et 43 années plus tard, je gravis de nouveau les 199 marches de la Montée des Vignes. Même si je me dis que je ne suis pas encore le vieillard cacochyme cramponné à la rambarde dont je me moquais jadis entre deux courses haletantes, mon pas n'est plus tout-à-fait le même. En passant la main sur la rambarde patinée, rouillée partiellement, mais toujours debout et solide, je me revois en culottes de velours... Les marches sont un peu lézardées, quelques robustes chiendents pointent déjà leur tête à travers les regards en ciment armé et je pense à ce vieux cantonnier, Monsieur Rivollier, qui, muni d'une faux s'évertuait à les ratiboiser à une époque où la notion de rentabilité n'était pas encore devenue obsessionnelle. Je monte pesamment quelques volées d'escaliers, je souffle un peu, je me retourne, je regarde. Le paysage évolue sous mes yeux, devient plus vaste chaque fois que je grimpe un peu plus. Je le regarde en prenant le temps, retrouvant les repères de la jeunesse. En bas, au 7 de la rue des Fontaines, l'immeuble où nous vivions chichement a été réhabilité, presque coquet en ocre rose. En haut l'ex-Lycée Bernascon, immuable, austère, façade ocre jaune terni avec son fronton ECOLE SUPERIEURE est devenu la "Maison des Associations". Je souris, le nez en l'air, je replonge dans un rêve infantile engendré autrefois par le jeu de construction de marque Meccano : un téléphérique qui établirait un lien direct entre le numéro 7 de la rue des Fontaines, mon ancien domicile, et le fronton ECOLE SUPERIEURE. Voici le premier palier : le Boulevard de Paris, loti désormais de maisons neuves là où il n'y avait autrefois qu'un cul-de-sac envahi par les ronces. Puis, après la rampe en forme de S, Le Boulevard des Anglais. Je souffle un peu. Hello Mrs Brougham ! Toujours assise sur son banc... puis le Lycée Bernascon, pardon, La Maison des Associations. Je franchis le perron et me voici dans le Hall d'entrée. Il n'y a presque rien de changé, seulement quelques cloisons rapportées et l'ajout d'une cage d'ascenseur. Je suis au rez-de-chaussée dans le bureau du principal "Le Peps". Etre convoqué dans le bureau du "Peps" il y a 45 ans n'était généralement pas pour recevoir les félicitations. Maintenant en ce 13 février 2006, dans ce même bureau étiqueté "C.I.C.A.S. Retraite Complémentaire des Salariés", il y a une jeune dame un peu rigide qui m'accueille poliment pour faire le point sur mon relevé de carrière en vue de ma très proche retraite!!!!!!!



LYCEE ROSSIGNOLI



BERNASCON: l'Entrée

La vie vous fait parfois de drôles de clin d'oeil et je peux vous le dire entre nous : le temps n'existe pas. Il n'est que la construction mentale de pauvres créatures mortelles qui jouent sans cesse à cache-cache avec lui. J'adhérerais assez aisément à la double approche Bergsonienne du temps : l'une extérieure, physique, rythmant les phénomènes naturels et l'autre intérieure, psychologique, liée à la mémoire et qui est - dixit - "...la forme que prend la succession de nos états de conscience quand notre moi se laisse vivre, quand il s'abstient d'établir une séparation entre l'état présent et les états antérieurs". Il est vrai que Bergson se montra plutôt hostile à l'intellectualisme formaliste, laissant la part belle à l'intuition, la méditation, la création artistique.



Je ne sais si nos chers professeurs du Lycée Bernascon, oeuvrant avec une grande conscience professionnelle, ont contribué au développement de notre cerveau droit au détriment de notre cerveau gauche, ou l'inverse, ce dont je suis sûr c'est que je préfère achever mon rêve éveillé de façon plus poétique avec les mots de Cervantès :

« Garde dans ta main, la main de l'enfant que tu as été ».



*Jean-Pierre Viberti*